

## Le Théâtre et la Musique à l'Exposition

### SEMAINE ALLEMANDE

Théâtre des Champs-Élysées. — *Ariane à Naxos*, opéra en un acte et un prologue, de HUGO VAN HOFMANNSTHAL, musique de RICHARD STRAUSS.

*Le Chevalier à la Rose*. — *La Walkyrie*. — *Tristan et Isolde*.

Jouée pour la première fois à Stuttgart le 25 octobre 1912, *Ariane à Naxos* n'avait pas eu encore les honneurs de la scène française. Sa représentation au cours de la semaine allemande a donc constitué un événement véritable. Elle fut d'ailleurs, pour le grand musicien qu'est Richard Strauss, l'occasion d'un nouveau triomphe.

À l'origine, cette œuvre était une musique d'accompagnement pour *le Bourgeois gentilhomme* de Molière et pour le divertissement qui termine cette comédie. M. Jourdain n'offrait plus à ses invités un ballet, mais un opéra en un acte évoquant la fable antique d'Ariane, et que devait suivre, pour former contraste, une farce de bouffons italiens. Les préparatifs de cette représentation constituaient un intermède rendu piquant en raison de l'ordre insensé donné subitement par M. Jourdain de représenter à la fois, pour gagner du temps, l'Opéra *seria* et l'Impromptu. En 1916, l'œuvre fut refaite entièrement. Les onze délicieux morceaux écrits par Richard Strauss pour illustrer la comédie de Molière furent utilisés comme suite pour le concert; l'opéra fut détaché *du Bourgeois gentilhomme*, et étoffé pour constituer un ouvrage indépendant.

Le prologue se passe donc dans « l'envers » de la scène privée d'un riche mécène viennois, au XVIII<sup>e</sup> siècle. On pose les décors et on prépare la représentation, pendant que les invités sont encore à table. Les artistes et le jeune compositeur de l'opéra sont nerveux. Ce dernier s'inquiète de la présence au programme d'un impromptu bouffe qui doit suivre son œuvre, alors que le maître à danser vitupère après l'opéra qui doit commencer le spectacle, quand le majordome vient annoncer qu'en raison des préparatifs du feu d'artifice, l'opéra et le divertissement devront être joués en même temps. Désespoir du compositeur, que séduit la danseuse Zerbinette, l'étoile de la troupe bouffe. Celle-ci lui affirme que l'impromptu peut parfaitement commenter avec agrément l'action de l'opéra. Et la représentation commence.

Ariane rêve devant sa grotte. Son rêve, bercé par un délicieux trio des esprits élémentaires, évoque Thésée. Zerbinette et Arlequin essaient en vain de la distraire. Ariane attend le messager qui la conduira près de l'époux qui lui a été ravi. Les bouffons exécutent, pour l'amuser, leurs danses comiques, mais sans succès. Zerbinette expose alors sa conception personnelle de la vie et de l'amour, dans un air à vocalises d'un effet extraordinaire. Son chant reste sans action sur Ariane, mais enflamme les compagnons de Zerbinette qu'Arlequin enlève, à la fin d'un quintette exquis de légèreté et de verve. Alors s'affirme à nouveau l'atmosphère d'un monde surnaturel. Les esprits élémentaires annoncent l'arrivée du jeune dieu Bacchus, dont bientôt, en effet, la voix s'élève. Ariane voit en lui l'envoyé de la mort, s'abandonne dans ses bras et renaît à une nouvelle vie en montant avec lui dans les sphères éthérées.

Sur ce sujet fantaisiste, où se mêlent volontairement deux genres indépendants, Richard Strauss a écrit une partition éblouissante de variété et de richesse. Elle se distingue des grandes œuvres de l'illustre musicien par sa sobriété, par la simplicité et la justesse de l'expression, tour à tour pathétique et comique. Cette discrétion de moyens est encore accusée par l'emploi d'une orchestration réduite à trente-sept exécutants, s'apparentant à la technique de la musique de chambre, et qui est un enchantement continu. Sans aucune recherche de pastiche, la musique conserve la couleur que comporte le sujet, avec une profusion étonnante de trouvailles d'ordre purement musical, d'épisodes vocaux ou instrumentaux de haute qualité, d'une extraordinaire abondance et de la plus extrême variété.

L'interprétation vocale, qui comporte des difficultés exceptionnelles, a été réalisée avec un rare bonheur. M<sup>lle</sup> Erna Berger est une Zerbinette hors de pair par l'aisance de ses vocalises dans un rôle de tessiture suraiguë, mais aussi par la vivacité et le relief de son talent de comédienne. Rien en elle de la glaciale mécanique que représente trop souvent la *coloratura*. M<sup>me</sup> Ursuleac est une Ariane profondément émouvante et à la voix splendide. M. Helge Roswaenge (Bacchus) est un ténor magnifique, à l'organe souple et éclatant. Tous les rôles de second plan sont tenus par des artistes dont le talent de comédien égale les qualités vocales. Citons notamment M. Domgraf-Fassbaender (Arlequin) et M<sup>mes</sup> Ruth Berglund, Hilde Scheppan et Irmgard Armgard, qui, dans les trois rôles de la Dryade, d'Echo et de la Naiade, ont fait admirer un trio d'une séduction, d'une fluidité incomparables. Seule M<sup>me</sup> Kaete Heidersbach, souffrante peut-être, a paru faible, vocalement, dans le personnage fort important du compositeur, qu'elle a d'ailleurs bien campé.

Suppléant l'auteur, malheureusement retenu loin de Paris pour raisons de santé, M. Clemens Krauss dirigea la représentation avec une maîtrise prestigieuse, animant l'ouvrage, en accusant tous les accents, équilibrant toutes les sonorités des voix et de l'orchestre avec autant de sûreté que de flamme. La mise en scène de M. Heinz Tietjen, intendant général du Staatsoper de Berlin, intelligente et raffinée, toujours étroitement appropriée à la musique, a contribué à l'accueil triomphal qui a été fait à l'œuvre.

\*  
\* \*

Cette création terminait une série de représentations inoubliables, qui s'était ouverte avec le *Chevalier à la Rose*, que Richard Strauss écrivit seulement quelques mois avant *Ariane à Naxos*, et qui, depuis, a fait glorieusement le tour du monde. Conduite également par M. Clemens Krauss, avec la même souplesse, la même vigueur et le même dynamisme ordonné qu'*Ariane à Naxos*, cette représentation du *Chevalier à la Rose* fut une révélation pour le public français émerveillé.

On s'aperçut, en effet, du caractère véritable de cet ouvrage, qui est non pas une fresque monocorde, mais une comédie musicale pleine de verve, qui doit être mise en valeur par des chanteurs comédiens, où le dialogue rapide doit être souligné avec une exactitude attentive par les nuances constamment changeantes d'un orchestre éblouissant, et qui doit s'envelopper d'une mise en scène vivante, spirituelle, riche en trouvailles, et toujours calquée sur la musique.

L'interprétation, d'une qualité et d'une homogénéité rares, groupait M<sup>mes</sup> Ursuleac, maréchale à la voix généreuse et expressive, Ranczack, Octave vif, spirituel, évoquant avec vérité la silhouette de Fortunio, Cebotari, gracieuse Sophie au timbre de charme et de lumière, MM. Fritz Kreen (baron Ochs), comédien et chanteur étonnant, sachant, dans la bouffonnerie la plus incisive et la plus nuancée, conserver la tenue du personnage, Grossmann, Faninal plein de fantaisie, Helge Roswaenge, chanteur italien au stupéfiant éclat, M<sup>lle</sup> Else Tegetthoff, Annina magnifique de séduction, de verve, de jeunesse et de charme vocal, avec laquelle M. Erich Zimmermann formait un couple d'intrigants de grand relief.

M. Clemens Krauss réalisait le dialogue ininterrompu de l'orchestre et des voix, jamais couvertes, chaque syllabe gardant sa pleine valeur, tandis que le metteur en scène, M. Joseph Gielen, donnait tout son relief à chaque détail de l'action, toujours en fonction de la musique. La scène de la toilette, au premier acte, l'algarade du baron et de ses gens au second constituent vraiment, au point de vue de la réalisation scénique, des exemples de virtuosité, aux rebondissements d'invention continus, qui sont la règle dans les théâtres d'Allemagne et même d'Italie. Une « éminence » de notre Opéra me disait, non sans un certain scepticisme désabusé, à l'issue de la représentation : « Eh oui, c'est ainsi qu'il faut jouer *le Chevalier* ! ». En effet !...

\*  
\* \*

Wagner ne pouvait manquer d'être aussi à l'honneur. Il le fut avec *la Walkyrie* et *Tristan et Isolde*.

*La Walkyrie*, qui fut peut-être, avec *le Chevalier à la Rose*, le point culminant de cette semaine inoubliable, fut représentée avec les éléments utilisés à Bayreuth il y a quelques semaines. J'ai vu, de l'ouvrage, des représentations splendides sur maintes scènes d'Allemagne. Jamais, je crois, n'a été réalisé un ensemble vocal comparable à celui constitué par MM. Frank Völker, Siegmund spontané, au chant juvénile et généreux, Rudolf Bockelmann, Wotan expressif et sobre, à la diction large et au style magnifique, M<sup>mes</sup> Maria Müller, Sieglinde sensible et ardente; Frida Leider, Brünnhilde de très grand relief, Margarete Klose, Frika d'une ampleur vocale et d'une force dramatique incomparables, M. J. de Manowarda, Hunding à la voix impressionnante et à la diction mordante, sans omettre l'ensemble foudroyant, saisissant par sa discipline, des huit Walkyries.

Au pupitre de direction, M. Wilhelm Furtwängler exprimait tout le contenu dramatique et musical du chef-d'œuvre, avec une autorité, une flamme et une émotion superbes, attentif, lui aussi, à ce qu'aucune syllabe ne soit couverte, même quand les voix se réduisent à un a parte ou à un murmure ému, sans que pour cela soient sacrifiés aucun thème ni aucun effet de puissance.

Mise en scène soignée, comportant maintes trouvailles heureuses, toujours liées à la musique, supprimant toutefois la réalisation visuelle de la Chevauchée, et manifestant une tendance fâcheuse à l'obscurité continue, par un sentiment de courtoisie, sans doute, à l'égard de notre Académie de musique. Chose assez surprenante, car j'ai vu l'ouvrage à Berlin où il n'en était pas ainsi.

La représentation de *Tristan et Isolde* fut de haute qualité, sans cependant atteindre tout à fait au même niveau, peut-être en raison de coupures intempestives dont on eût dû s'abstenir, aux deuxième et troisième actes. M. Carl Hartmann, valeureux Tristan, et M<sup>me</sup> Marta Fuchs, vibrante Isolde, ne s'élevaient pas, d'autre part, dans les deux rôles essentiels, au niveau des interprètes de *la Walkyrie*, surtout au point de vue de l'émotion et de la composition des personnages. Mais M<sup>me</sup> Margarete Klose fut une incomparable Brangaene, M. Herbert Janssen un splendide Kurvenal et M. de Manowarda un bien émouvant roi Marke.

M. Karl Elmendorff conduisit l'ouvrage avec la chaleur communicative qui lui est habituelle, ne témoignant toutefois pas du même souci que M. Furtwängler d'assurer toujours aux paroles l'indispensable prédominance, ce qui est, il faut en convenir, plus malaisé avec une orchestration réservant à la masse des cordes une importance inusitée.

Si l'exécution ne put être entièrement de la classe de celle de *la Walkyrie*, ni de certaines autres représentations de *Tristan* données à Paris même avec de grands artistes allemands, la mise en scène parut supérieure, en raison des décors des premier et troisième actes, l'un curieux, ingénieux, ne réservant à la tente d'Isolde qu'une partie de la scène et permettant d'établir la cohésion entre l'action psychologique et les mouvements naturels qui lui servent de cadre, l'autre constituant un tableau impressionnant du manoir dont les murs abrupts se détachent tragiquement sur la mer.

\*  
\* \*

Telles furent, en ce qui concerne le théâtre, les manifestations musicales de cette Semaine allemande dont le souvenir restera impérissable. Jamais, en effet, pareil effort n'avait été réalisé par aucun pays, même par l'Allemagne. Il faut grandement se réjouir que l'Exposition en ait fourni l'occasion.

Paul BERTRAND.

**La Neuvième Symphonie de Beethoven** (*Salle Pleyel*). — Avec la *Neuvième*, M. Wilhelm Furtwängler, à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Berlin, a, au concert, dispensé à une foule fervente d'auditeurs les mêmes joies qu'au théâtre avec *la Walkyrie*. Elles étaient de même nature, parce qu'elles émanaient de la même source : la volonté non pas d'assurer simplement une exécution musicale irréprochable, mais d'extérioriser tout le contenu émotionnel de l'œuvre et d'en évoquer tout l'esprit.

Ce qui fut admirable dans cette exécution, c'est la gradation saisissante qui, esquissée dès le développement du premier mouvement, accusée par l'accent rythmique incisif du Scherzo, par l'amplification quasi-mystique des variations de l'Adagio, aboutit, avec le prodigieux Finale, à l'épanouissement même de la Joie, à son exaltation en un appel fulgurant à la Fraternité humaine.

Souci constant de l'expression, dosage opportun des sonorités, adjonction de silences impressionnants, dont l'un, notamment, conféra à la première apparition du fameux thème du Finale, un caractère mystérieux et surnaturel, telles furent les caractéristiques essentielles de cette exécution inoubliable, d'une inexprimable splendeur, à laquelle participèrent avec éclat les chœurs de M. Bruno Kittel et les voix magnifiques de M<sup>mes</sup> Erna Berger, Yella Hochreiter, Walter Ludwig et Rudolf Watzke, qui exécutèrent comme en se jouant les périlleux soli.

Paul BERTRAND.